

UN RÉCIT TERRIFIANT...

Le père blanc Gabriel Maindron n'a pas voulu abandonner ses ouailles et il a noté, jour après jour, les événements de sa paroisse de la Crête. Il raconte les passions, les peurs, les massacres de ces deux derniers mois.

Massacre de Tutsis.

L'hallucinant témoignage d'un curé

Mercredi 6 avril 1994

Nous apprenons la mort du président du Rwanda et du président du Burundi dans l'avion qui les ramenait de Dar es-Salaam en Tanzanie.

Judi 7 avril 1994

Si nous voulons rejoindre nos postes, il faut faire vite, car nous nous attendons à une explosion de violence. En effet, cette mort va faire renaître l'unité du peuple rwandais ou plutôt des *bahutus*. Même ceux qui le critiquaient la veille dans leur parti vont crier et opérer avec ceux qui veulent le venger. Sans preuve tangible, mais avec de sérieux soupçons, on va rendre responsables les *inkotanyi* et les *ibyitsos*, c'est-à-dire le Front patriotique rwandais et leurs complices à l'intérieur et, en généralisant, toute l'ethnie tutsie : certains *bahutus* extrémistes accostent les *batutsis* en les provoquant : « *Qu'avez-vous fait de notre président Habyarimana ?* »

De Gisenyi à la Crête Zaïre-Nil – 85 km –, nous allons mettre à peu près six heures pour la route. Nous passons à Nyundo saluer l'évêque et les prêtres. Le jour même, l'évêque sera menacé de mort, plusieurs prêtres seront massacrés. Le trou était creusé pour enterrer l'évêque, mais il sera sauvé de justesse par un commandant. Les jours qui suivent, des massacres de *batutsis* auront lieu à l'évêché, dans la cathédrale et au séminaire, et l'important complexe social et scolaire de Nyundo sera saccagé et en partie détruit.

Samedi 9 avril

Les réfugiés n'arrivent plus pendant le jour, mais le soir. Pendant que les gendarmes vont à la rencontre de groupuscules armés, je transporte des blessés au centre de santé. Ils baignaient dans leur sang près de la paroisse. La sœur infirmière, tutsie, a peur de se rendre au centre de santé distant de 100 mètres pour les soigner. Je l'encourage à vaincre sa peur et à faire son travail quoi qu'il arrive. Nous

partons ensemble. Il est presque certain que les tueurs sont revenus au dispensaire le même jour ou le lendemain pour les exécuter.

Dimanche 10 avril

Triste dimanche. Ce devrait être jour de joie, jour du Seigneur ressuscité, en ce premier dimanche après Pâques. C'est plutôt un jour sombre, un jour de peur, un jour de deuil. Peu de chrétiens se risquent à venir à la messe. Nous avons déjà plus de 150 réfugiés, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Pendant la journée, on assiste à des poursuites de *batutsis* par des tueurs armés de lances et de machettes. Vers 14 heures, un homme est abattu à 500 mètres environ du presbytère, dans un champ de pommes de terre. Je vais voir. C'est affreux, il agonise et baigne dans son sang. Il n'y a plus rien à faire. Hélas ! cette scène va se répéter des centaines de fois. Vers 17 heures, c'est une attaque en règle contre nos réfugiés *batutsis*. Cela se passe quand les enfants sont dehors dans la cour pour



PHOTO L. BALIBELLI / FEA

du Rwanda

partager un peu de nourriture préparée par les mamans. Les enfants fuient et se dispersent dans la brousse. Je regarde de loin ; puis, écoeuré, je quitte les lieux. Avant d'attaquer la commune, cette bande de tueurs était passée au dispensaire. Ils ont achevé les malades et les blessés tutsis à la machette. Quel spectacle macabre que ces cadavres encore chauds, les yeux sortant des orbites à cause de la peur, étendus sur des draps tout blancs maculés de sang. Les sœurs de Jésus-Marie-Joseph, des Espagnoles, pleuraient.

L'après-midi, le gros de la troupe s'est dispersé. Je pars en voiture pour voir s'il n'y a pas des blessés encore en vie que nous pouvons secourir. Je rencontre un groupe d'une quinzaine d'hommes armés. Ils m'arrêtent. « *Livrez-nous les réfugiés qui sont à la paroisse. - Jamais je ne ferai cela. Si vous les prenez, c'est moi-même que vous attaquez. - Non. Toi, on ne veut pas te faire de mal.* » La discussion continue, s'échauffe. Finalement, je me mets à genoux, je tends le cou et leur dis : « *Allez-y. Faites votre sale besogne et laissez*

mes gens tranquilles. » Je pense que le geste a fait impression. On me laisse tranquille, mais un homme du groupe m'a pris les clés de contact de la voiture. Il faudra l'intervention d'un gendarme pour que les clés me soient rendues.

Lundi 11 avril

Le matin du lundi, je vais à la rencontre d'une bande armée, plus d'une centaine. Ils sont armés de lances, de machettes, de bambous taillés en forme de piques. Je vais vers la bande et je leur prouve que je suis moi-même très affecté par la mort du président Habyarimana. Je leur demande de ne pas attenter à la vie des personnes réfugiées chez moi. Ils acceptent de passer leur chemin et se dirigent vers une autre colline. Dans la matinée, nous apprenons l'attaque de la commune par une autre bande. L'inspecteur de police communal, un Tutsi, est arraché aux gendarmes alors qu'il se trouvait dans leur camionnette et abattu sur place à coups de machette. Je commence à mettre en doute l'efficacité des gendarmes. Ce jour-là a lieu l'attaque d'une salle communale où étaient réfugiés quelques *bagogwe*, des réfugiés de janvier 1993, plus un nombre indéterminé de *batutsis* qui avaient fui leurs maisons depuis les troubles occasionnés par la mort du président. Nous remarquons que les attaquants utilisent des grenades. La riposte des gendarmes est très faible et peut-être symbolique, pour la forme. En plus des réfugiés présents dans la salle de la commune, on massacra ce jour-là l'inspecteur de police judiciaire, le percepteur Epimaque, l'ingénieur de Copimar, donc du personnel communal.

Mardi 12 avril

Ce jour-là, nous nous attendons à une attaque, car on nous a prévenus. L'après-midi, on vient m'avertir : « *Les voilà.* » Je vais à leur rencontre après avoir fermé toutes les portes à clef. On me demande de livrer les clés. Je leur réponds : « *Je ne donne pas les clés. Si vous les prenez de force, vous serez responsables de tout ce qui peut arriver.* » De fait, ils saisissent les clés de la maison et celles de la voiture et me font asseoir. Pendant ce temps, Julienne, la femme d'un enseignant, ainsi que deux enfants, viennent à notre rencontre. Ils sont conduits par des hommes en armes, menaçants. Quelqu'un me prend à part et me demande 5 000 F pour les sauver. Je lui donne la somme. Il l'empoche et disparaît. Les autres ont vu le stratagème ; ils se fâchent, demandent eux aussi de l'argent et finalement entraînent la femme et les deux enfants. La femme, comme les autres victimes, est dépouillée de ses vêtements, puis, en quelques minutes, tous les trois sont massacrés. A

chaque fois il en est ainsi, les victimes sont mises à nu, leurs vêtements sont volés et elles sont massacrées. Deux heures plus tard, l'abbé Urbain et trois petites sœurs de Jésus creusent la tombe et enterrent les cadavres. Que le sang de ces victimes innocentes se mêle au sang de Jésus sur la Croix et obtienne le salut pour notre cher pays qui souffre tant. « *Pleure, ô pays bien-aimé...* »

Vendredi 15, samedi 16 et dimanche 17 avril 1994

Ce n'est pas une guerre civile, car la plupart de ces gens sont sans défense et on les abat comme des agneaux à l'abattoir. C'est un génocide, une parfaite épuration ethnique. C'est vrai, le FPR a une grande part de responsabilité dans cette colère du peuple. Mais cette colère est exploitée par les autorités, et pourquoi se venger sur des innocents ? Quel acharnement diabolique ! Ces jours-là, nous avons vu le visage hideux de la haine derrière lequel se cache l'Adversaire, le Prince des Ténèbres. Certains ont dû creuser leur propre tombe avant d'être enterrés vivants. Notre évêque, Mgr Wenceslas Kalibushi, devait lui aussi subir ce même sort, être enterré vivant, s'il n'avait pas été délivré à la dernière minute par le commandant de la gendarmerie de Gisenyi. Autre fait atroce : on a demandé à une jeune femme hutue mariée avec un Tutsi de tuer ses propres enfants. Comme elle s'y refusait, elle a dû donner des chèvres pour qu'elle ne soit pas obligée de les tuer elle-même. C'est un autre qui a donné le coup quand les enfants étaient endormis.

La racaille populaire ne respectait plus rien, les prêtres, les églises. On a tué des réfugiés sans défense dans des églises. A la paroisse de Nyange, 500 *batutsis* étaient réfugiés dans l'église. On a fait intervenir un Caterpillar pour détruire une partie de l'église et les écraser sous les décombres. (...) Et voici un fait tragique que je tiens de l'auteur lui-même. Balthazar de Rukaragata, un Hutu, avait une femme tutsie, Virginie. Ils se préparaient à régulariser leur mariage à l'église. Tous les deux s'aimaient beaucoup ; ils avaient un enfant de 1 an. Balthazar a essayé de cacher sa femme pendant une semaine mais elle était traquée et on menaçait de détruire la maison. La famille de Balthazar était aussi menacée. Finalement, Virginie, poussée à bout et par peur d'être tuée sauvagement, a supplié son mari de l'enterrer vivante. « *Ce sera une bonne action, dit-elle, car tu m'auras délivrée d'une mort plus tragique.* » Balthazar m'a dit qu'ils ont d'abord prié. En jetant la terre dans le trou, ils ont continué à parler calmement. Virginie ne s'est pas plainte et s'est éteinte paisiblement, étouffée. Quand la violence, la douleur dépassent l'entendement humain, où sont encore les normes de la morale ? ■